



**HAL**  
open science

## À propos de l'ouvrage de John E. King: Post Keynesian Economics

Bruno Tinel

► **To cite this version:**

Bruno Tinel. À propos de l'ouvrage de John E. King: Post Keynesian Economics. Revue de la régulation. Capitalisme, institutions, pouvoirs, 2018, 23 (1). hal-02391140

**HAL Id: hal-02391140**

**<https://hal.science/hal-02391140>**

Submitted on 3 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Note de lecture sur

John E. King *Post Keynesian Economics*, Edward Elgar, 2015.

par Bruno Tinel, CES (UMR 8174), université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, visiting scholar at the University of the West of England, Bristol Business School.

### **Présentation de l'ouvrage**

Ce livre de 138 pages (index compris) est publié dans la série « Elgar Advanced Introductions »<sup>1</sup> il s'agit d'une présentation spécialisée de l'économie post-keynésienne. Il ne s'adresse pas aux néophytes. Ceux qui, à l'instar des étudiants de master, ont déjà une petite idée des clivages centraux qui existent dans l'analyse économique, et tout particulièrement en macro-économie, trouveront dans ce livre une synthèse bien utile qui peut leur apporter de nombreux points de repère car il dresse un inventaire très construit des thèmes essentiels et des questions qui font débat au sein du courant post-keynésien aujourd'hui. Chaque chapitre est assez indépendant des autres et centré sur un thème jugé central par l'auteur (par exemple, les questions de méthodes, la croissance ou encore la microéconomie) mais le livre ne vise pas à développer une thèse particulière. Il est facile, à leur lecture, de se faire une idée précise des enjeux autour d'une problématique donnée à laquelle sont associées des références précises. L'une des particularités de cet ouvrage est d'apporter une bibliographie sélective et commentée, ce qui est très utile pour se familiariser avec un champ que l'on ne connaît pas encore très bien. Il apporte les matériaux de base pour préparer un bon cours de troisième année ; ainsi, par exemple, le chapitre 6 sur la croissance et le développement est un modèle en son genre. Pour autant, il ne faut pas en attendre une présentation qui donnerait des démonstrations complètes ou qui restituerait une argumentation par le menu car ce n'est pas vraiment un manuel. Néanmoins, l'érudition remarquable de John King<sup>2</sup> tout autant que sa maîtrise des thèmes quand au fond, ainsi qu'une écriture simple et fluide, rendent la lecture très plaisante. L'ouvrage est composé d'un court chapitre introductif (numéroté 1/) qui se contente de résumer les huit autres chapitres, d'une quinzaine de pages chacun : 2/ le cœur de l'économie post-keynésienne, 3/ ce que n'est pas la macroéconomie post-keynésienne, 4/ quelques questions méthodologiques, 5/ la microéconomie post-keynésienne, 6/ la croissance économique, le développement et l'économie mondiale, 7/ la politique économique, 8/ la crise financière globale et 9/ les post-keynésiens et les autres écoles de pensées. Le dixième chapitre s'intitule « Some final questions »,

---

1 On trouve également dans cette série des introductions au courant autrichien, à l'économie de la culture ou encore à l'économie politique internationale.

2 On doit à cet auteur de nombreux ouvrages, notamment une histoire du courant post-keynésien, parue en 2002, et la direction d'un manuel encyclopédique sur le post-keynésianisme chez Edward Elgar en 2012.

servant de conclusion il s'interroge sur l'avenir incertain de l'économie post-keynésienne dans un environnement institutionnel où domine un *mainstream* intolérant.

Le quatrième chapitre porte sur des sujets méthodologiques généraux (ontologie, pluralisme, formalisme, fondements micro) traités du point de vue post-keynésien. Les grands thèmes post-keynésiens sont traités en seconde partie d'ouvrage dans les chapitres 6 à 8. On trouve dans le chapitre 8 sur la crise financière globale un ensemble de travaux et de réflexions fort utiles, notamment sur la notion de financiarisation, qui ont contribué au renouveau de la pensée post-keynésienne. La suite de cette note de lecture développe quelque peu la présentation des chapitres 2, 3, 5 et 9.

### **Les six propositions fondamentales**

Le second chapitre reprend les six propositions fondamentales exposées par Thirlwall en 1993 pour définir le courant post-keynésien : 1/ le niveau de l'emploi est déterminé sur le marché des biens et non sur le marché du travail ; 2/ il existe du chômage involontaire, lequel résulte d'une insuffisance de la demande effective ; 3/ la relation fondamentale entre épargne et investissement doit s'analyser d'un point de vue causal avec l'idée que l'investissement est une variable déterminante alors que l'épargne est plutôt une variable déterminée ; 4/ Keynes, tout comme Marx, rejette l'idée d'une économie de troc ce qui apporte un fondement théorique fondamental à la monnaie et à ses effets « réels » sur l'économie (elle est non neutre) et à la théorie du développement capitaliste et de ses fluctuations. 5/ La théorie quantitative ne marche pas car la monnaie est en fait endogène et 6/ les économies capitalistes sont guidées par les « esprits animaux » des investisseurs. En somme, le revenu et l'emploi sont déterminés et contraints par des facteurs liés à la demande car la « loi » de Say est erronée, ce sont les principes de la demande effective.

En examinant d'un peu plus près ces six thèses, on s'aperçoit qu'elles dérivent toutes (ou presque) de la quatrième proposition. Se référant au papier de Rotheim (1981), John King rappelle à ce propos le fait, trop méconnu aujourd'hui encore, que les versions préliminaires de la *Théorie Générale* faisaient un usage explicite des catégories employées par Marx dans le livre I du *Capital* pour différencier la circulation simple (M-A-M) de la circulation du capital (A-M-A'). Faut-il chercher ailleurs que dans cette distinction conceptuelle le fondement et l'unité de l'hétérodoxie, que l'on ferait mieux (soit dit en passant) d'appeler par son vrai nom : l'économie monétaire de production ? Un peu plus loin, au début du chapitre 6, John King remarque à nouveau la profonde unité conceptuelle qui existe entre le modèle de Marx et celui des post-keynésiens en soulignant les similarités entre la problématique du modèle de Harrod-Domar et les schémas de reproduction développés par Marx dans le livre II du *Capital*.

Néanmoins, l'auteur fait machine arrière dans le chapitre 9 où il n'est alors plus question de considérer la cohérence d'un corpus scientifique mais de confronter différentes « écoles » de pensées : l'économie politique marxienne et sraffaïenne, l'institutionnalisme et l'économie évolutionniste, l'économie de l'environnement et les approches féministes, l'économie comportementale et l'approche autrichienne. La notion d'école de pensée n'est pas précisément définie par John King, néanmoins la précédente énumération montre qu'il est sans doute moins question d'approches théoriques et empiriques spécifiques que de combinaisons de réseaux institutionnels et académiques, de propos théoriques, d'éléments relatifs à la doctrine et la pratique politique, de thèmes privilégiés et, éventuellement, de pratiques ou d'attitudes professionnelles et intellectuelles (sectarisme / éclectisme). Dans ce dernier chapitre, qui se veut une critique de l'idée défendue par Lee (2009) et (2011) selon laquelle, il existerait une unité de l'hétérodoxie, John King défend la thèse de la fragmentation, la spécificité et l'irréductibilité de ces fameuses « écoles ». Qu'advient-il alors de ceux qui ne se reconnaissent non pas dans une seule mais dans plusieurs « écoles » ? Qu'en est-il des nombreuses complémentarités conceptuelles et des chevauchements des réseaux professionnels ? Certes, Fred Lee insiste beaucoup (trop?) sur les aspects institutionnels et sociologiques pour défendre son idée d'une grande maison hétérodoxe unifiée, il ne tient dès lors pas suffisamment compte des incompatibilités, néanmoins John King en vient finalement par la même méthode à conclure que le verre n'est pas à moitié plein (comme le prétend Lee) mais à moitié vide. Le problème semble assez mal posé tant que l'on s'en tient à un niveau élevé de généralité et que l'on ne tente pas de hiérarchiser les hypothèses et de les croiser entre les différents courants. Le *mainstream* n'est pas homogène, il se présente plutôt comme une nébuleuse de sous-courants plus ou moins compatibles les uns aux autres, ne partageant pas nécessairement les mêmes hypothèses fondamentales. Pourquoi faudrait-il voir autrement l'hétérodoxie ? Pourquoi faudrait-il en attendre davantage de cohérence ? Que de temps perdu à vouloir éternellement remplir ces verres à moitié pleins ou vides.

Revenons au chapitre 2. Parmi les économistes qui s'accordent sur les six propositions clés mentionnées précédemment, John King distingue trois groupes de keynésiens : les fondamentalistes, les kaleckiens et les tenants de Minsky. Les fondamentalistes, à l'instar de Paul Davidson, en reviennent continuellement à la *Théorie Générale*, ouvrage considéré par eux comme difficilement dépassable. Il en résulte notamment que ces auteurs tendent, tout comme Keynes, à adhérer à la microéconomie néoclassique de type marshallienne (équilibre partiel) qui fait dépendre l'offre et la demande de travail du salaire réel. Les kaleckiens, en revanche, tirent la problématique keynésienne de la demande effective vers la problématique marxienne de la lutte des classes. Ils soulignent l'importance de la distinction fondamentale entre la classe des salariés (qui dépendent ce

qu'ils gagnent) et celle des capitalistes (qui gagnent ce qu'ils dépensent) pour comprendre la dynamique macro-économique, à travers notamment la répartition du revenu. Cette branche des keynésiens est particulièrement engagée dans la voie de la modélisation. Enfin, le troisième groupe, tenant des thèses de Hyman Minsky, est selon John King plutôt complémentaire du précédent, il se focalise sur la centralité de la finance capitaliste et développe l'idée que l'instabilité financière, qui rétroagit sur la sphère réelle, est produite de manière endogène par la dynamique de la relation entre les banques d'investissement et les emprunteurs capitalistes dont le comportement face risque évolue au cours du cycle. Soulignant la complémentarité entre Kalecki et Minsky, ce chapitre se termine en posant la question (mais sans trancher) : existe-t-il une ou trois écoles chez les keynésiens ?

### **Y a-t-il jamais eu des post-keynésiens en France ?**

Dans le troisième chapitre, John King s'emploie à rappeler en quoi l'économie post-keynésienne se distingue de la « vieille » macro-économie keynésienne de type IS-LM, mais également du monétarisme, de la nouvelle macro-économie classique, des néo-keynésiens et de la nouvelle synthèse néoclassique par les modèles DSGE. Il se termine par un panorama historique de la trajectoire ayant conduit à l'émergence de l'économie post-keynésienne sous l'impulsion des réflexions des économistes anglais cambridgiens (Robinson, Kaldor, Sraffa), du courant italien (Pasinetti, Garegnani, Graziani) et des américains (Weintraub, Davidson, Eichner, Kregel). John King mentionne également deux économistes autrichiens (Steindl et Rothschild). Les français brillent par leur absence. Ceci est-il dû au fait que, ayant continué à publier dans la langue de Molière, ils n'auraient pas su se faire connaître à l'étranger, contrairement à leur collègues transalpins ? Quoiqu'on en dise, la France a connu une école circuitiste (Schmitt, Poulon, Parguez, Gnos, Vallageas) qui n'est pas sans rapport avec l'approche de Graziani et dont les réflexions sur la monnaie de crédit sont aujourd'hui sécularisées au sein du courant post-keynésien, notamment à travers la *modern monetary theory* (MMT) dont Wray (cité par John King dans les chapitres 8 et 9) et Mitchell sont deux représentants contemporains mais l'auteur ne fait aucune référence non plus à la MMT dans cet opus. En France toujours, sans même parler de la théorie de la régulation, l'approche institutionnaliste de la monnaie (Aglietta, Orléan, Théret, Servet, Maucourant) ne devrait-elle pas être considérée tout simplement comme l'une des branches du courant post-keynésien ? De ce point de vue, on ne peut encore une fois qu'être frappé par l'unité conceptuelle du modèle de l'économie monétaire de production, malgré les spécificités locales présentées par certaines « écoles de pensée » qui la composent. Une fois encore, les hérétiques dont parlait Keynes pour se

désigner lui-même sont peut être beaucoup mieux armés et cohérents qu'ils ne l'imaginent eux-mêmes, et ce depuis des années.

### **Les post-keynésiens ont-ils une microéconomie ?**

Particulièrement intéressant, le cinquième chapitre porte sur un thème que l'on ne s'attendait pas, jusqu'à une période récente, à voir traité par les post-keynésiens : la microéconomie. Quatre éléments sont passés en revue : l'entreprise post-keynésienne, le marché du travail, le consommateur et le ménage et, enfin, la question du bien-être et des modalités de l'intervention publique. Même si les post-keynésiens rejettent l'idée de fondements microéconomiques de la macroéconomie, John King considère que la conception de l'entreprise joue un rôle fondamental dans leur analyse car ils en déduisent les mécanismes (non néoclassiques) par lesquels s'ajustent les prix. Ils s'intéressent à la grande entreprise capitaliste qui s'épanouit au 20ème siècle, en s'appuyant sur les travaux fondateurs d'économistes managériaux (comme Berle et Means ou Burnham) et institutionalistes (comme Galbraith). Ils insistent sur le rôle du pouvoir de marché et sur les économies d'échelle (et d'envergure) comme éléments contribuant à fonder l'idée que les entreprises sont d'abord contraintes au niveau de leurs débouchés plutôt que par leurs coûts considérés comme constants, alors que la théorie néoclassique des prix est pour sa part fondée sur l'idée que les coûts sont croissants. Ainsi, lorsque la demande augmente, les entreprises ont-elles plutôt tendance à réagir en augmentant les quantités produites et en allongeant les délais de livraison plutôt qu'en augmentant directement les prix. Les hausses de prix résultent plutôt des hausses de coûts et c'est à partir de leurs coûts que les entreprises pratiquent une marge (*mark-up*). Mais les règles pour modéliser ces comportements de marge sont multiples et, sur ces questions, les travaux pionniers de Fred Lee (1998), encore lui, continuent à nourrir les réflexions. Même si Lavoie (2014) consacre un chapitre entier, sur plus de 50 pages, à la théorie de l'entreprise, les post-keynésiens laissent le sentiment de ne pas avoir encore développé une approche cohérente et approfondie de l'entreprise et de l'organisation de la production. Ils semblent pour l'instant se contenter d'expédients théoriques visant à justifier telle ou telle équation de prix dont ils ont besoin dans leurs modèles macroéconomiques. Ce sentiment d'inachèvement et d'insatisfaction domine également à la lecture, dans le même chapitre, dans la section consacrée au marché du travail. La notion de concurrence est encore largement calquée sur la conception néoclassique<sup>3</sup> si bien que l'on a encore l'impression que s'il y a du « pouvoir » dans la relation d'emploi c'est simplement parce qu'il a des imperfections concurrentielles, lesquelles ne demanderaient qu'à être réduites pour qu'émerge une solution de premier rang. Pourtant, les bases d'une analyse non standard de la

---

3 Ce point est également visible page 10 dans la discussion sur « l'imperfectionnisme ».

relation d'emploi (Babbage, Marx, Simon) et de l'organisation (Young, Richardson, Chandler) sont posées depuis bien longtemps déjà et, en matière de concurrence, il suffit de relire la critique tout aussi sévère que constructive que Bryan (1985) adresse à la théorie du capital monopoliste pour avoir les fondements d'une approche de la concurrence bien différente de la théorie néoclassique. La micro économie post-keynésienne a encore du chemin à parcourir pour parvenir à un niveau digne de sa macroéconomie. À propos de l'élaboration d'une alternative non standard à l'économie du bien-être (*economics of welfare*) qui permettrait de savoir, par exemple, s'il vaut mieux fixer une taxe carbone à 20\$ ou à 120\$, John King remarque que les post-keynésiens n'ont pas de réponse à cette question. Ne mâchant pas ses mots à la fin du chapitre 5, il souligne même le peu de progrès effectué en la matière depuis les réflexions de Robinson en 1937 (!). Pour cette raison, il considère que les post-keynésiens ont un potentiel de croissance important dans ce domaine qui devrait les inciter à passer beaucoup plus de temps à développer leur analyse microéconomique. Cet ouvrage est à mettre entre toutes les mains de ceux qui s'intéressent à la théorie post-keynésienne, il est un excellent complément au manuel publié par Marc Lavoie en 2014.

Dick Bryan (1985) Monopoly in Marxist Method, *Capital & Class*, 9(2):72-92.

John E. King (ed.) (2012) *The Elgar Companion to Post Keynesian Economics*, Edward Elgar.

John E. King (2002) *A History of Post Keynesian Economics since 1936*, Edward Elgar.

Marc Lavoie (2014) *Post-Keynesian Economics. New Foundations*, Edward Elgar.

Fred Lee (1998) *Post Keynesian Price Theory*, Cambridge University Press.

Fred Lee (2009) *A History of Heterodox Economics, Challenging the Mainstream in the Twentieth Century*, Routledge.

Fred Lee (2011) « Être ou ne pas être hétérodoxe : réponse aux détracteurs de l'hétérodoxie et à leurs arguments pour une assimilation dans l'économie dominante » *Revue Française de Socio-Economie*, 8(2):123-44.

Roy J. Rotheim (1981) Keynes Monetary Theory of Value, *Journal of Post Keynesian Economics*, 3 (4): 568-585.